

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 JANVIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Fantaisie, par R. Chevrier.—Une marche en raquettes à Ottawa, par Emile Meddon.—Voyages extraordinaires : Un drame dans les airs, par Jules Verne (suite).—Poésie : 1890, par Ellsa.—La Grippe.—Bibliographie.—L'adoration.—Petit voyage en Terre-Sainte : Bethléem.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama (suite).

GRAVURES : A travers le Canada : Le monument Wolfe à Québec.—Beaux-Arts : L'Adoration.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

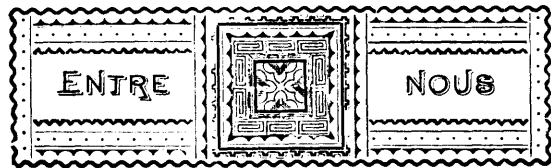
94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, mais personnes choisies par l'assemblée. Aucun ne sera payé après les 30 jours qui suivront la date de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, M. Joseph Lebœuf, 2151, rue Notre-Dame, Montréal, a gagné \$50.00 ; Madame George Miron, 1105, rue St-Jacques, \$25.00 ; M. N. Pilote, Richmond Station, \$15.00 ; Joseph Gladu, 302, rue Cadieux, Montréal, \$5.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.



* * Vous ne vous êtes sans doute pas trop étonnés de ne pas voir d'Entre-Nous portant ma signature, la semaine dernière, sachant que la grippe faisait partout des malheureux, pour quelques jours au moins, et c'est pourquoi je me suis reposé ainsi que mes lecteurs.

Que cette indisposition m'ait atteint ainsi que plusieurs ministres, conseillers législatifs, députés et nombre d'autres personnes plus ou moins haut placées,—puisqu'elle ne tient compte d'aucune position sociale—je le comprends, mais qu'un individu, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, me prenne en grippe, c'est ce que je ne comprends pas.

Desaulniers vous a dit dans le dernier premier MONDE ILLUSTRÉ que je venais de publier un livre, dans lequel j'ai réuni certaines chroniques et articles qui ont vu le jour dans différents journaux et à diverses époques ; il en a même dit beaucoup de bien, ce dont je le remercie, et m'a accusé de paresse pour ne pas avoir écrit de préface, ce en quoi je ne le contredierai pas.

Tous les journaux qui ont publié des articles bibliographiques sur mon bouquin, ont été des plus élogieux et n'ont pas craint de blesser ma modestie ; je me suis laissé faire sans broncher.

Je tiens cependant à protester contre une critique des plus absurdes qui a paru dans la Patrie, et qui prouve que jamais le palmipède qui l'a écrite n'a lu mon livre.

Et comme je n'avance jamais rien sans être sûr du fait, vous allez en juger par vous-même :

"Cet écrivain sympathique, dit le critique de la Patrie, laisse courir sa plume sur le papier avec la désinvolture d'une jeune femme qui raconte à des amies les grands événements de sa journée : rencontres imprévues—chapeau original vu dans la rue Notre-Dame, sur la tête d'une jolie étrangère,—compte rendu d'une représentation à l'Académie—quelques mots sur la voix de Melle X,—toilette fêtarde, admirée en passant sur le trottoir de la rue Ste-Catherine,—allusion au dernier roman ; tout y est passé en revue ; mais avec une gracieuse légèreté et sans la moindre malice, quoique l'esprit ne soit pas banni de ces causeries féminines. Ainsi fait l'auteur d'Entre-Nous".

L'intention est excellente—peut-être—mais mon plus cruel ennemi n'aurait pu me traiter plus mal, puisque je défie qui que ce soit de trouver dans mon livre un seul des sujets que ce critique aussi bienveillant—que peu influent du reste—dit avoir été effleurés par moi.

Je ne l'en remercie pas.

Et plus loin :

"Il est regrettable qu'en parlant du joli conte américain de La Dame et le tigre, M. Ledieu n'ait pu nous donner qu'une version tronquée, qu'il a empruntée à un journal français et qui est entièrement dépourvue de sel, d'intérêt et de vraisemblance".

Vous vous figurez sans doute, après avoir lu ces lignes que j'ai donné dans mon livre une version de La Dame et le tigre, et bien, c'est absolument faux, je ne l'ai pas fait, mais pas du tout, du tout, et si ce critique veut lire ce conte traduit en français, au Canada, et non pas dans mes Entre-Nous, il peut le trouver dans la dernière année de l'Opinion Publique où il a été publié par Provencher, qui connaissait sa langue et la langue anglaise autrement bien que lui.

J'ai écrit tout cela à la Patrie, mais ce journal a fait de ma lettre aussi peu de cas que vous en faites de Jeanne la fileuse, ce qui n'est pas peu dire.

Mais, il est inutile de vous parler plus longtemps de cette bêtise que je mets plus sur le compte de la sottise que de la méchanceté de son auteur.

* * Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais eu la grippe, le mal à la mode, et il est assez curieux de constater que la plupart des journaux français ait adopté pour le désigner le mot anglo-italien Influenza, tandis que, presque invariablement, les journaux de Londres se servent du terme français grippe.

Ce sont là de ces anomalies qui ne raisonnent pas trop, mais qui sont cependant les conséquences de notre manie à tous de faire du genre, de l'exotique.

La grippe, tout le monde comprend ce que c'est en France, mais si vous vous servez du mot influenza, cela sonne mieux aux oreilles de certaines personnes qui préfèrent appeler leur fille Maria, Emilia, Rosa, etc., au lieu de Marie, Emilie, Rose qui sont des noms vraiment français. Certaines gens poussent même la manie jusqu'à baptiser leurs fillettes de nom de ville comme Délina ; celles-là méritent d'être conspuées.

A propos des malades Labryère répond ainsi dans le Figaro, à ceux qui lui demandent qui est influencé :

Tout le monde. On n'est plus nerveux, ni vaporeux, ni migraineux. On n'a plus de maux de cœur, on n'est plus splénétique ni rhumatisant. On ne sait pas si c'est la poitrine, la rate, le foie, le poumon, le cerveau, la jambe ou le coude qui nous fait mal. On est influencé, c'est à-dire à une maladie vague qui n'en est pas une et qui les résume, une maladie que le malade ne connaît pas, ni le médecin non plus, une affection qui n'a pas de remède et qui les admet tous, une crise qui peut-être fatale si elle n'est bénigne et que les médecins guérissent sans savoir quand, pourquoi, comment, par quels moyens et sans y croire.

—C'est au ventre que vous souffrez ?—Oui.—Bene, et au cœur ?—Oui.—Melius, et à la tête ?—

Oui.—Optime, et aux jambes ?—Plus de jambes ! Excellentisme.—Qu'est-ce que c'est ?—L'Influenza.—D'où ça vient-il ?—De Russie.—Vous ne me comprenez pas. Qui a trouvé... !—Le mot ! les Italiens. Influenza, influence, contagion, épidémie.—Au diable l'origine. Qu'est-ce que ça me fait d'où le mal vient. Qui me l'a donné ?—Ah !—Le chaud ?—Peut-être.—Le froid ?—C'est possible.—L'humidité ?—Rien de plus vraisemblable.—Que faut-il faire ?—Ce que vous voudrez.—Mais encore ?—Je n'en sais rien.—Docteur ! vous êtes un âne.—Non, je suis un honnête homme ; mais si vous tenez absolument à prendre quelque chose, prenez de l'antipyrine, à moins que vous ne préféreriez une ordonnance.—Oui, une ordonnance. Il me semble que si vous me faites une ordonnance, ça ira déjà mieux.

Laissez agir la nature	0.25
Chaleur	55.00
Eau distillée	44.25
Une cuillerée toutes les heures.	
15—1—89	X....

Le quatrième jour, on est guéri et on se raconte dans le monde, à ses amis, qu'on a eu l'influenza. Il y a des gens qui vous l'envient.

Le médecin nage dans la joie. Il soigne une maladie ravageante, mais non dangereuse. Il fait des visites multipliées et ne peuple aucun cimetière.

Aussi ne se reconnaît-il plus.

Le tableau peut paraître un peu chargé, mais, au fond, c'est bien cela, et si vous n'avez pas eu la grippe, demandez ce qu'en pensent nos ministres, nos députés et nos conseillers législatifs qui tous sont grippés comme moi.

* * Comme on me dit que l'on parle toujours un peu de la question des biens des Jésuites, mes lecteurs liront peut-être avec intérêt une lettre qui vient de me tomber sous la main.

Elle est du capitaine Lowe, qui avait été envoyé de Montréal à Québec, afin d'en rapporter les documents et papiers relatifs aux biens des Jésuites ; la question n'est pas neuve, comme on le voit, puisque ceci se passait il y a plus de cent ans.

Voici cette lettre :

MONTREAL, le 19 juin 1789.

Mon cher monsieur,

Je suis arrivé la nuit dernière, mes papiers sains et saufs et en bon état. Pour moi, je suis mouillé, cuit, grillé, bouilli, étuvé et rôti, mais aussi gai et sans souci qu'un bon diable, et prêt quand on voudra à rendre compte de mon ambassade. Ayez la bonté d'envoyer chercher la boîte des Jésuites, car je n'ai personne par qui l'envoyer.

Tout à vous,

G. LOWE.

Mercredi, 6 hrs du matin.
A K. CHANDLER, écuyer.

La boîte des Jésuites signifie évidemment la boîte des documents et papiers relatifs à la question en litige, et, à part cette expression, excusable de la part d'un homme qui écrit une autre langue que la sienne, ne trouvez-vous pas cette lettre pleine d'esprit et de sel ?

On comprend, après l'avoir lue, toutes les fatigues qu'à pu endurer le voyageur en venant, en plein mois de juin, de Québec à Montréal.

A cette époque, en effet, on mettait deux ou trois jours, au moins, pour faire un voyage qui demande aujourd'hui quelques heures, et ce n'était pas une petite affaire que de parcourir soixante lieues en voiture.

A titre de curiosité, cette lettre a donc sa valeur.

* * On parlait, l'autre soir, de la mort de Pénard, qui sautait du haut d'une tour de cent cinquante pieds, et que vous avez probablement vu puisqu'il a parcouru les Etats-Unis et le Canada pendant plusieurs mois.

On discutait l'utilité de ces prouesses, qui ne prouvent guère que la sottise de celui qui les accomplit, et, après avoir parlé longtemps des sauts de ce gymnaste, une charmante femme termina ainsi le débat :

—Enfin, il a tant sauté, qu'il a fini par s'ôter la vie !!!

J'estime fort peu les faiseurs de calembourgs, car ce genre d'esprit est surtout celui des gens qui